

Thierry Metz

le journal d'un suicidé

*Je t'écris d'un ailleurs où il n'y a pas d'ailleurs. Vie reste vie Mort reste mort  
la voix ici ne se retourne pas, ne revient qu'avec des silences. Ou avec le pire  
(Lettres à la bien aimée)*

L'homme qui s'est penché, est finalement tombé. L'homme qui jouait son absence a vu le piège se refermer sur lui et d'avoir tant invoqué la mort libératrice, il ne pouvait pas sans déchoir la repousser. Il l'a faite venir en douce, par la porte du fond, elle savait seule le chemin pour retrouver les traces de son fils Vincent tué presque dix ans plus tôt. En ce soir du 16 d'avril 1997 au centre psychiatrique de Cadillac (Bordeaux), où il s'était réfugié l'année d'avant.

Les visions étaient trop cruelles, les cauchemars trop oppressants et Vincent était à portée de main, juste derrière la porte de la vie. Il suffisait de la franchir pour enfin le retrouver.

Ses mains de maçon auront vu s'édifier les murs du malheur, son deuxième fils Vincent tué par une voiture le 20 mai 1988 « dans ses huit ans », ses parents partis, et l'alcool qui l'immerge et le noie. Il aura fait les cent pas dans les greniers à chagrin, et les vitres immenses entre le dehors et le dedans où l'on se cogne jusqu'au sang.

### **Les mots de l'urgence**

*Je dois tuer quelqu'un en moi, même si je ne sais pas trop comment m'y prendre.*

Ces lettres qui seront des squelettes de livres, griffonnés le soir après les journées de sueur, des journées d'atelier, l'espace inquiétant de la chambre anonyme avec l'horreur en papier-peint. Textes arrachés à la fatigue et aux corbeaux, les textes de Thierry Metz sont des cahiers d'urgence, des copeaux de panique;

*Seul contre son âme un homme ne pèse pas lourd.*

Son crayon crisse dans la chambrée à cinq, couvert par les ronflements des copains. S'allume ainsi jour avec jour sans un petit cahier pour la bien-aimée, pour les hommes qui liront sans doute par-dessus l'épaule. Ses mains de maçon ont étreint la glaise du verbe, l'ont réduit à quelques durs cailloux. Tout dans l'urgence avec cette mine de crayon qui ne peut suivre, l'urgence de dire, de laisser des mots comme des graffitis aux murs d'une prison, sur les murs fuyants des villes.

Dire, ne pas faire de littérature, dire comme un manœuvre, comme un gars de la sueur, de celui qui a de la terre dans la voix, et du plâtre dans le cœur. Pour s'y coucher, s'y ensevelir.

*Tu sais que toujours*

*un parmi nous  
s'absente  
pour habiter sa clarté  
sa langue  
poète ou manœuvre  
convives d'un mot  
illuminé*

Alors Thierry Metz s'est absenté. je l'ai retrouvé un jour dans la voix de Philippe Berthaut qui disait les poèmes de Metz, si peu connu alors, et par quelques livres qu'il me força à lire. Foudroiement et intensité de la découverte de cette voix singulière venant de l'intérieur.

Pas des livres d'ailleurs des fagots de courtes phrases et des mots précis. Il avait volé la blancheur des mots, leur glaciale transparence. Ses gouttes de sang perfusés sur le papier sonnaient comme des paraboles à l'Edmond Jabès.

*Le mur est intact.  
Le maçon n'est lié qu'à ce qu'il fait.  
Et qui tient.  
Voilé par la mort.  
Que toute présence nous voile.*

Comme tous les grands brûlés de l'être il tremblait du mal de terre, et ses fantômes l'amenaient boire et boire encore pour rafraîchir la plaie vive. Ni le dedans ni le dehors ne pouvaient le retenir, ailleurs sans doute où n'existe pas la mort d'enfant.

*Jusqu'où t'écrire ? jusqu'au sommeil ? Jusqu'aux tournesols ?*

Il ne pouvait que traverser le regard des anges et se tenait debout en nommant le quotidien réel, la porte, la chambre, le papier, la table, la chaise, le livre sous la lampe des après-minuit. « J'ai vécu en maçon dans ma langue » et il s'est tenu à l'outil des mots. Puis la vie a retiré l'échelle.

*Je suis dans mes mots. Jusqu'à l'écriture. J'appartiens à ce qui est dit, au chemin.  
Alors je peux charger le jour sur mon épaule et monter.  
Et partir.  
Vers la maison de mes mains.*

## **Une maison des mots bâtie à la chaux**

Ses mains de maçon écrivant la nuit, presque à la dérobée dans les tranchées de la vie, sans permission, se tordaient sous la torsion des mots. Pour se réchauffer il faisait brûler des mots, et les jours où l'écriture prenait mal, il avait froid, et toute la pièce aussi. De saisons en saisons, de chantiers en chantiers il cherchait à taguer le sens du monde.

« L'écriture parfois comme un vide, comme un seau qu'il ne faut pas renverser », et ce voyage d'hiver sans la moindre espérance s'éloigne des villages et « des chiens bâtards de l'auto-destruction ». Il s'avance égaré. Seule la voix reste un possible encier pour repeindre le silence dans des cris. Ainsi il pourra dire « j'entrerai en moi par ce chemin ».

Dans ses poèmes (Terre,...) il ne retrouve pas tout à fait cette totale impudeur de l'authentique du Journal d'un manœuvre. Il n'est plus primitif, il a lu des poètes contemporains, et sans le vouloir il en est corrompu dans son langage qui joue lui aussi au poète contemporain. Il se sera « pris les mains dans ce qu'il disait ». Et sa tentation du mystique (Dialogues avec Suso, images christiques nombreuses...) ne le sauvera pas du vide. « Autant se défaire/de chaque mot/que l'âme aura/tourné vers la mort. »

Heureusement il a continué à sortir avec son visage et ses mains bafouées par le travail. Et il marche encore.

*Je n'ai plus que mes mains et plus haut mon visage...mais je rêve sous la terre.*

Et d'ailleurs il n'est pas mort:

*mais je ne dors pas  
je cherche le soleil*

Choix de textes

Si tu le veux, nous habiterons ce petit livre  
(qui se voulait une lettre) avec des crayons de  
couleur et du papier à dessin, avec des journées  
de pluie et de soleil passant le pli d'une main  
à l'autre, jusqu'à le faire parvenir au sourcier  
ou à l'idiot, à celui dont tout le monde se  
moque. Mais qui vit, lui, dans une maison  
contraire, peinte et repeinte à la chaux. Où la  
mort peut entrer et sortir comme elle veut, avec  
qui elle veut.

*(lettres à la bien-aimée L'arpenteur © Gallimard )*

.  
Je me lève.  
Je dois chercher, continuer.  
Je m'accroche aux nuages.

C'est parfois comme si j'avais  
perdu la parole  
une parole qui me met hors de moi  
je retourne dans mes pas  
mais il n'y a plus que l'aile  
et l'arbre

le lièvre.  
Ce n'est plus qu'un courant qui  
me passe dans la voix. Je me retourne  
pour apercevoir les oiseaux  
mais le ciel n'est pas là

c'est le linge  
le drap  
comme si j'avais suivi une maison  
une roue  
un autre seau...

(Terre © Opales/pleine page)

Petit pays de paroles, sans encre  
un pur village de ronces parmi les  
serpents qui se réveillent. Entre le  
nuage et la gâchée de chaux.  
L'eau  
l'huile  
de chaque mot  
non loin de la mort.  
Ici,  
peu de jour sans oiseau, sans le  
visage retrouvé de chaque homme,  
d'entre les platanes, recueilli  
connue du sel, au bord du canal.  
C'est ainsi.  
C'est la table.  
3 planches avant la mort.

(Terre © Opales/pleine page)

Bibliographie :

*Sur la table inventée* (Jacques Brémond, prix Voronca 1989)  
*Dolmen, La demeure phréatique* (Cahiers Froissard, 1989)  
*Le Journal d'un manoeuvre* (Gallimard, l'Arpenteur, 1990)  
*Entre l'eau et la feuille* (Arfuyen, 1991)  
*Lettres à la Bien Aimée* (Gallimard, l'Arpenteur, 1995)  
*Dans les branches* (Opales, 1995)  
*Le drap déplié* (L'Arrière-pays, 1995)  
*De l'un à l'autre* (Jacques Brémond, 1996)  
*L'Homme qui penche* (Opales, 1997)  
*Terre* (Opales/Pleine Page, 1997)  
*Dialogue avec Suso* (Opales/ Pleine Page, 1999)  
*Sur un poème de Paul Celan* (Jacques Brémond, 1999)

un lien <http://remue.net/cont/metz01.html> hommage à Thierry Metz

